

Cronología de la vida de Lapérouse*

- 23 août 1741. Naissance au manoir du Gô à Albi; ondoyé le même jour et baptisé le 3 octobre à Albi paroisse Saint-Julien.
- 19 novembre 1756. Garde de la Marine à Brest.
- 22 mars au 12 novembre 1757. Sur le *Célebre*, capitaine de vaisseau de La Jonquiére, campagne au Canada.
- 7 décembre 1757 au 24 janvier 1758. Sur la *Pomone* (frégate), lieutenant de vaisseau de Ternay.
- 22 février au 21 juillet 1758. Sur le *Zéphyre* (frégate), lieutenant de vaisseau de Ternay.
- 15 août au 16 novembre 1758. Sur le *Cerf* (frégate), enseigne de vaisseau de port Béreul de La Malaine.
- 1^{er} juin au 20 novembre 1759. Le *Formidable*, vaisseau de 80, chef d'escadre Saint-André du Verger, bataille des Cardinaux le 20 novembre blessé Prisonnier à bord, rendu sur parole sur place.
- Année 1760. Présent à Brest, compagnie des gardes, capitaine de vaisseau de Chezac.
- Mai 1761 au 12 janvier 1762. Vaisseaux de la Vilaine puis le *Robuste*, vaisseau de 74, capitaine de vaisseau de Ternay.
- 1^{er} mai 1762 au 28 janvier 1763. Le *Robuste*, capitaine de vaisseau de Ternay. Expédition de Terre-Neuve.
- Année 1763. Compagnie des gardes à Brest, capitaine de vaisseau de Chezac.
- 1^{er} septembre au 1^{er} octobre 1763. Les *Six-Corps*, vaisseau de 74, capitaine de vaisseau de Chezac.
- 1^{er} octobre 1764. *Promu enseigne*.

*Del libro *Lapérouse, des combats à la découverte*. Autor: Contralmirante (R) Maurice Brossard, de la Academia de Marina de Francia. Editions France-Empire. M. Brossard es autor de numerosas obras que, en conjunto, merecieron un premio de la Academia Francesa en 1975.

20 août 1765 au 31 janvier 1766. L'*Adour*, gabare, enseigne de vaisseau baron de Clugny.

29 avril à fin juillet 1766. La *Dorade*, gabare, enseigne de vaisseau de Kergariou.

Fin juillet 1766 au 1^{er} mai 1767. Le *Gave*, gabare, enseigne de vaisseau de La Mettrie.

10 septembre au 14 novembre 1767. Commande l'*Adour*, gabare. 15 novembre 1767 au 18 mai 1768. Commande la *Dorothée*, gabare.

14 juillet au 14 septembre 1768. La *Turquoise*, corvette, lieutenant de vaisseau de Ternay.

En congé du 1^{er} mars au 30 septembre 1769.

Eté de 1770. Sur la *Belle-Poule*, frégate, capitaine de frégate Thomas d'Orves, à Brest.

Détaché d'octobre 1770 au 30 décembre, commandant un bugalet pour surveiller les frégates anglaises en Iroise.

30 décembre 1770 au 14 octobre 1771. La *Belle-Poule*, capitaine de frégate Tomas d'Oves, campagne aux Antilles.

22 janvier à août 1772. La *Belle-Poule*, capitaine de vaisseau de Ternay et Cillart de Suville. Voyage vers l'île de France.

Octobre 1772 à avril 1773. L'*Africaine*, flûte, lieutenant de vaisseau du Chayla. Ile de France-Madagascar. Eléonore Broudou.

21 avril 1773 à avril 1775. Commandant la *Seine*, flûte armée en guerre (36 canons), 2 compagnies en Inde. 25 janvier 1775 combat contre les pirates mahrates puis défense de Mahé. D'avril 1775 à septembre 1776. Service à terre à l'île de France. Le 29 août 1775, achète une propriété au Mesnil avec mengaud du Hage. Ils la revendent le 23 mai 1776. Promesse de mariage.

Septembre au 19 novembre 1776. Commande l'*Iphigénie*, palle du roi. Campagne à Madagascar.

30 novembre 1776 au 7 mai 1777. La *Belle-Poule*, capitaine de vaisseau Cillart de Suville. Retour en France avec le chef d'escadre de Ternay. Débarque à Lorient le 7 mai, accompagne Ternay à Paris.

4 avril 1777. *Promu lieutenant de vaisseau. Chevalier de Saint-Louis de 24 mai 1777 Pension de 300 livres le 27 juillet.*

24 février au 15 mai 1778. Commande le *Serin*, corvette.

26 juin 1778 à décembre 1780. Commande l'*Amazone*, frégate de 26, campagne sous d'Estaing, Antilles et Amérique. Devant Savannah prend l'*Ariel*, frégate anglaise le 10 septembre 1779, puis le *Tigre*, corsaire anglais. Passe en 1779 dans l'escadre de Ternay, campagne en Amérique. Rhode-Island-Boston. Ramène le colonel de Rochambeau et porte les dépêches de Ternay au ministre. Sartines remplacé par le marquis de Castries depuis le 4 octobre 1780. Conception d'une expédition en baie d'Hudson.

4 avril 1780. *Capitaine de vaisseau à prendre rang.*

18 décembre 1780 au 14 mai 1782. Commandant l'*Astrée*, frégate de 32. Rallie Boston. Mort de Ternay le 15 décembre 1780 à Newport. Remplacé par le chef d'escadre de Barras. 9 mai 1781. *Promu capitaine de vaisseau.*

Combat du capt Breton le 21 juillet 1781. 3 prises dont 2 frégates. Escorte un convoi de Boston à la Martinique. Dans l'escadre de Grasse, chargé de remorquer le *Zélé* des Saintes à la Guadeloupe le 11 avril 1782. Assiste à la bataille des Saintes. Ralie Saint-Domingue.

14 mai 1782 au 16 avril 1783. Commande le *Sceptre*, vaisseau de 74 et la division formée avec l'*Astrée* (de Langle) et l'*Engageante* (de La Jaille). Expédition de la baie d'Hudson.

14 novembre 1782. *Pension de 800 livres*.

1783-1784. Témoigne au Conseil de guerre de Lorient puis travaille à Paris et à Versaille auprès du ministre avec Fleurieu. Le 8 juillet 1783, il épouse Eléonore Broudou, à Paris paroisse Sainte-Marguerite. Il la conduit à Albi fin juillet.

1784. Reçu dans la Société des Cincinnati.

1785. Préparation du voyage autour du monde. Armement de la *Boussole* et de l'*Astrolabe* (de Langle) à Brest. Lapérouse travaille à Paris jusqu'en juillet.

10 juillet 1785. *Promu brigadier des armées navales*.

1^{er} août 1785. Départ de Brest de la *Boussole* et l'*Astrolabe*.

13 juillet 1786. Naufrage de deux biscaïennes à la baie des Français. Perte de 21 "braves marins".

2 novembre 1786. *Promu chef d'escadre*.

1787. Escale au Kamtchatka. Il apprend sa promotion de chef d'escadre.

11 décembre 1787. Massacre de Langle, Lamanon et 10 marins aux îles Samoa.

26 janvier au 10 mars 1788. Botany-Bay.

Avril, Anamuka (îles Tonga).

Mai, Nouvelle-Calédonie.

Juin 1788. Naufrage des deux frégates à Vanikoro.

V O Y A G E
D E L A P É R O U S E
A U T O U R D U M O N D E ,

P U B L I É

C O N F O R M É M E N T A U D É C R E T D U 22 A V R I L 1791 ,

E T R É D I G É

P A R M. L. A. MILET- MUREAU ,

Général de Brigade dans le Corps du Génie , Directeur des Fortifications ,
Ex-Constituant , Membre de plusieurs Sociétés littéraires de Paris .

T O M E S E C O N D .



A P A R I S ,
D E L ' I M P R I M E R I E D E L A R É P U B L I Q U E .

A N V. (1797)

Facsimil de la carátula de la primera edición (tomo segundo) del libro *Voyage de La Pérouse*, publicado en 1797, según lo decretado en 1791 por el Rey Luis XVI.

Se editaron mil 800 ejemplares. De la venta del libro se calculaba obtener 144 mil libras que serían para Eléonore Broudou, la viuda de Lapérouse, pero ella obtuvo muchísimo menos. El Emperador Napoleón Bonaparte decidió otorgarle una pensión de dos mil 400 francos, por decreto del 9 brumario, año XIII (31 de octubre de 1804).

A continuación reproducimos las páginas en las que el marino se refiere a Chile.

1786. FÉVRIER. un temps si précieux, et je continuai ma route vers l'île de Juan-Fernandès. Mais ayant examiné la quantité de vivres que j'avais à bord, je vis qu'il nous restait très-peu de pain et de farine, parce que j'avais été obligé, ainsi que M. DE LANGLE, d'en laisser cent quarts à Brest, faute d'espace pour les contenir : les vers d'ailleurs s'étaient mis dans le biscuit; ils ne le rendaient pas immangeable, mais ils en diminuaient la quantité d'environ un cinquième. Ces différentes considérations me déterminèrent à préférer la Conception à l'île de Juan - Fernandès. Je savais que cette partie du Chili était très - abondante en grains, qu'ils y étaient à meilleur marché que dans aucune contrée de l'Europe, et que j'y trouverais en abondance, et au prix le plus modéré, tous les autres comestibles : je dirigeai, en conséquence, ma route un peu plus à l'Est.

Le 22 au soir, j'eus connaissance de l'île Mocha, qui est environ à cinquante lieues dans le Sud de la Conception. La crainte d'être porté au Nord par les courans m'avait fait rallier la terre; mais je crois que c'est une précaution inutile, et qu'il suffit de se mettre en latitude de l'île Sainte-Marie qu'il faut reconnaître, ayant attention de ne l'approcher qu'à la distance d'environ trois lieues, parce qu'il y a des roches sous l'eau qui s'étendent fort au large de la pointe du Nord-Ouest de cette île.

Lorsqu'elle est doublée, on peut ranger la terre; tous les dangers sont alors hors de l'eau et à une petite distance du rivage. On a, en même temps, connaissance des Mamelles-

de-Biobio : ce sont deux montagnes peu élevées dont le nom indique la forme. Il faut gouverner un peu au Nord des Mamelles sur la pointe de Talcaguana : cette pointe forme l'entrée occidentale de la baie de la Conception, qui s'étend environ trois lieues de l'Est à l'Ouest, et autant en profondeur du Nord au Sud ; mais cette entrée est rétrécie par l'île de Quiquirine qui est placée au milieu et forme deux entrées : celle de l'Est est la plus sûre et la seule pratiquée ; elle a environ une lieue de large : celle de l'Ouest, entre l'île de Quiquirine et la pointe de Talcaguana, n'a guère qu'un quart de lieue ; elle est remplie de rochers, et on ne doit y passer qu'avec un bon pilote.

1786.

FÉVRIER.

On trouve fond sur la côte depuis l'île Sainte-Marie jusqu'à l'entrée de la baie de la Conception : à trois lieues au large, la sonde a rapporté soixante-dix brasses fond de vase noir, et trente brasses lorsque nous étions en-dedans de la baie, Est et Ouest. De la pointe du Nord de l'île de Quiquirine, le brassage va en diminuant jusqu'à sept brasses à deux portées de fusil de terre : il y a un excellent mouillage dans toute cette baie ; mais on n'est à l'abri des vents du Nord que devant le village de Talcaguana.

A deux heures après midi, nous doublâmes la pointe de l'île de Quiquirine ; mais les vents du Sud qui nous avaient été si favorables jusque-là, nous furent contraires : nous courûmes différens bords, ayant l'attention de sonder sans cesse. Nous cherchions avec nos luncettes la ville de la Conception que nous savions, d'après le plan de FRÉZIER,

1786. FÉVRIER. devoir être au fond de la baie, dans la partie du Sud-Est; mais nous n'apercevions rien. A cinq heures du soir, il nous vint des pilotes qui nous apprirent que cette ville avait été ruinée par un tremblement de terre en 1751, qu'elle n'existe plus, et que la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de Biobio. Nous apprîmes aussi, par ces pilotes, que nous étions attendus à la Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne nous y avaient précédés. Nous continuâmes à louoyer pour approcher le fond de la baie; et à neuf heures du soir, nous mouillâmes, par neuf brasses, à environ une lieue dans le Nord-Est du mouillage de Talcaguana, que nous devions prendre le lendemain. Vers dix heures du soir, M. POSTIGO, capitaine de frégate de la marine d'Espagne, vint à mon bord, dépêché par le commandant de la Conception; il y coucha, et il partit à la pointe du jour pour aller rendre compte de sa commission : il désigna auparavant au pilote du pays l'ancre où il convenait de nous mouiller; et avant de monter à cheval, il envoya à bord de la viande fraîche, des fruits, des légumes en plus grande abondance que nous n'en avions besoin pour tout l'équipage, dont la bonne santé parut le surprendre. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn, et n'était arrivé au Chili sans avoir des malades; et il n'y en avait pas un seul sur nos deux bâtimens.

A sept heures du matin, nous appareillâmes, nous faisant remorquer par nos canots et chaloupes; nous mouillâmes dans

dans l'anse de Talcaguana à onze heures, le 24 du mois de 1786.
février, par sept brasses, fond de vase noire, le milieu du
village de Talcaguana nous restant au Sud 21^d Ouest. 24.

Le fort Saint-Augustin au..... Sud,

Le fort Galves, auprès de notre
aiguade, au Nord-Ouest 3^d Ouest.

Depuis notre arrivée sur la côte du Chili, nous avions
fait, chaque jour, des observations de distances; nos longi-
tudes diffèrent très-peu de celles assignées à cette même
côte par don GEORGES JUAN : mais comme nous avons
lieu de croire la méthode actuelle bien supérieure à celle
dont on faisait usage en 1744, nous placerons la pointe du
Nord de l'île Sainte-Marie par 37^d 1' de latitude Sud, et
75^d 55' 45" de longitude occidentale; le milieu du village
de Talcaguana, par 36^d 42' 21" de latitude et 75^d 20' de
longitude, suivant les observations faites par M. DAGELET,
dans nos tentes astronomiques dressées sur le bord de la
mer. Le plan tracé par don GEORGES JUAN est fait avec
une si grande exactitude, que nous n'avons eu qu'à le
vérifier; mais M. BERNIZET, ingénieur géographe, y a
joint une partie du cours de la rivière de Biobio, afin de
faire connaître le lieu où est bâtie la nouvelle ville, et le
chemin qui y conduit. (*Atlas, n.^o 4.*)

C H A P I T R E I I I.

Description de la Conception. — Mœurs et Coutumes des Habitans. — Départ de Talcaguana. — Arrivée à l'île de Pâque.

1786.

É V R I E R.

LA baie de la Conception est une des plus commodes qu'on puisse rencontrer dans aucune partie du monde; la mer y est tranquille; il n'y a presque point de courans, quoique la marée y monte de six pieds trois pouces; elle est haute les jours de nouvelle et pleine lune, à une heure 45 minutes. Cette baie n'est ouverte qu'au vent du Nord, qui n'y souffle que pendant l'hiver de ces climats, c'est-à-dire, depuis la fin de mai jusqu'en octobre: c'est la saison des pluies, qui sont continues durant cette mousson; car on peut donner ce nom à ces vents constans auxquels succèdent des vents de Sud qui durent le reste de l'année, et sont suivis du plus beau temps. Le seul mouillage où l'on soit à l'abri des vents de Nord-Est pendant l'hiver, est devant le village de Talcaguana, sur la côte du Sud-Ouest: c'est d'ailleurs aujourd'hui le seul établissement espagnol de cette baie, l'ancienne ville de la Conception, comme je l'ai déjà dit, ayant été renversée par un tremblement de terre en 1751: elle était bâtie à l'embouchure de la rivière de Saint-Pierre, dans l'Est de Talcaguana; on en voit encore les ruines, qui ne dureront pas autant que celles de Palmire, tous les bâtimens du pays

n'étant construits qu'en torchis ou en briques cuites au soleil : 1786.
les couvertures sont en tuiles creuses, comme dans plusieurs FÉVRIER.
provinces méridionales de France.

Après la destruction de cette ville, qui fut plutôt engloutie par la mer, que renversée par les secousses de la terre, les habitans se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement à un quart de lieue de la rivière de Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception, et du village de Talcaguana : ils y bâtirent une nouvelle ville ; l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses y furent transférés ; elle a une grande étendue, parce que les maisons n'ont qu'un seul étage, afin de mieux résister aux tremblements de terre qui se renouvellent presque tous les ans.

Cette nouvelle ville contient environ dix mille habitans : c'est la demeure de l'évêque et du mestre-de-camp, gouverneur militaire. Cet évêché confine au Nord avec celui de S. Jago, capitale du Chili, où le gouverneur général fait sa résidence ; il est borné à l'Est par les Cordillères, et s'étend au Sud jusqu'au détroit de Magellan ; mais ses vraies limites sont la rivière de Biobio, à un quart de lieue de la ville. Tout le pays au Sud de ladite rivière appartient aux Indiens, à l'exception de l'île Chiloë et d'un petit arrondissement autour de Baldivia. On ne peut donner à ces peuples le nom de sujets du roi d'Espagne, avec lequel ils sont presque toujours en guerre ; aussi les fonctions du commandant espagnol sont-elles de la plus grande importance.

Hij

1786. FÉVRIER. Cet officier commande aux troupes réglées et aux milices, ce qui lui donne de grands rapports d'autorité avec tous les citoyens qui, au civil, sont commandés par un corrégidor : il est de plus chargé seul de la défense du pays, et obligé de combattre ou de négocier sans cesse. Une nouvelle administration est au moment de succéder à l'ancienne; elle différera peu de celle de nos colonies : l'autorité sera partagée entre le commandant et l'intendant. Mais il faut observer qu'il n'y a point de conseil souverain dans les colonies espagnoles ; ceux qui sont revêtus de l'autorité du roi sont aussi juges des causes civiles, avec quelques assesseurs légistes : on sent que la justice n'étant pas rendue par des juges égaux en dignité, il est à peu près certain que l'opinion du chef doit presque toujours entraîner celle des subalternes ; ainsi la justice n'est rendue que par un seul, et il faudrait le supposer sans préjugés, sans passions, et doué des plus grandes lumières, pour qu'il n'en résultât pas de grands inconvénients.

Il n'est point dans l'univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili ; le blé y rapporte soixante pour un ; la vigne produit avec la même abondance : les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au-delà de toute expression ; le seul travail est d'enclorre de barrières les propriétés de chaque particulier, et de laisser dans ces enceintes, les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons. Le prix ordinaire d'un gros bœuf, est de huit piastres; celui d'un mouton, de trois quarts de piastre ; mais il n'y a point d'acheteurs, et les

habitans sont dans l'usage de faire tuer tous les ans une grande quantité de bœufs dont on conserve les cuirs et le suif : ces deux articles sont envoyés à Lima. On boucane aussi quelques viandes pour la consommation des équipages qui naviguent sur les petits bâtimens caboteurs de la mer du Sud.

1786.
FÉVRIER.

Aucune maladie n'est particulière à ce pays ; mais il en est une qui y est assez commune et que je n'ose nommer ; ceux qui sont assez heureux pour s'en garantir, parviennent à un âge très-avancé : il y a à la Conception plusieurs centenaires.

Malgré tant d'avantages, cette colonie est bien loin d'avoir fait les progrès qu'on devait attendre de sa situation, la plus propre à favoriser une grande population ; mais l'influence du gouvernement contrarie sans cesse celle du climat. Le régime prohibitif existe au Chili dans toute son étendue : ce royaume, dont les productions, si elles étaient à leur *maximum*, alimenteraient la moitié de l'Europe ; dont les laines suffiraient aux manufactures de France et d'Angleterre ; dont les bestiaux, employés en salaison, produiraient un revenu immense ; ce royaume, dis-je, ne fait aucun commerce. Quatre ou cinq petits bâtimens lui apportent tous les ans de Lima, du sucre, du tabac, et quelques objets manufacturés en Europe, que ses malheureux habitans n'obtiennent que de la seconde ou troisième main, et après que ces mêmes objets ont payé des droits immenses à Cadix, à Lima, et enfin à leur entrée au Chili ; ils ne peuvent donner en

1786. FÉVRIER. échange que du blé, qui est à si vil prix, que le cultivateur ne met aucun intérêt à augmenter ses défrichemens; du suif, des cuirs, et quelques planches; en sorte que la balance du commerce est toujours au désavantage du Chili, qui ne peut, avec son or ^a et ses minces objets d'échange, solder le sucre, l'herbe du Paraguay, le tabac, les étoffes, les toiles, les batistes, et généralement les différentes quincailleries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie.

D'après ce tableau très-succinct, il est évident que, si l'Espagne ne change pas de système; si la liberté du commerce n'est pas autorisée; si les différens droits sur les consommations étrangères ne sont pas modérés; enfin, si l'on perd de vue qu'un très-petit droit sur une consommation immense est plus profitable au fisc qu'un droit trop fort qui anéantit cette même consommation, le royaume du Chili ne parviendra jamais au degré d'accroissement qu'il doit attendre de sa situation.

Malheureusement ce pays produit un peu d'or; presque toutes les rivières y sont aurifères; l'habitant en lavant de la terre, peut, dit-on, gagner chaque jour une demi-piastre: mais comme les comestibles sont très-abondans, il n'est excité au travail par aucun vrai besoin; sans communication avec les étrangers, il ne connaît ni nos arts ni notre luxe, et il ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre

^a Suivant les notes qui m'ont été remises, l'or qu'on ramasse chaque année dans l'évêché de la Conception, peut être évalué à deux cent mille piastres; il y a telle habitation à Saint-Domingue qui donne autant de revenu.

son inertie : les terres restent en friche ; les plus actifs sont ceux qui donnent quelques heures au lavage du sable des rivières, ce qui les dispense d'apprendre aucun métier : aussi les maisons des habitans les plus riches sont-elles sans aucun meuble, et tous les ouvriers de la Conception sont étrangers.

1786.

FÉVRIER.

La parure des femmes consiste en une jupe plissée, de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquait autrefois à Lyon ; ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamans, être substituées dans les familles, et passer des grand'mères aux petites-filles ; d'ailleurs ces parures sont à la portée d'un petit nombre de citoyennes ; les autres ont à peine de quoi se vêtir.

La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition, a peuplé ce royaume de couvens de filles et d'hommes ; ceux-ci jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que dans aucun autre pays ; et le malheur de n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille, d'être célibataires par état sans être séparés du monde, et de vivre retirés dans leurs cellules, les a rendus et devait les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique. Leur effronterie ne peut être exprimée ; j'en ai vu rester au bal jusques à minuit, à la vérité éloignés de la bonne compagnie, et placés parmi les valets. Personne, plus que ces mêmes religieux, ne donnait à nos jeunes gens des renseignemens plus exacts sur des endroits que des prêtres n'auraient dû connaître que pour en interdire l'entrée.

1786. Le peuple de la Conception est très-voleur, et les femmes FÉVRIER. y sont extrêmement complaisantes : c'est une race dégénérée, mêlée d'Indiens ; mais les habitans du premier état, les vrais Espagnols, sont extrêmement polis et obligeans. Je manquerais à toute reconnaissance, si je ne les peignais avec les vraies couleurs qui conviennent à leur caractère ; je tâcherai de le faire connaître en racontant notre propre histoire.

J'étais à peine mouillé devant le village de Talcaguana, qu'un dragon vint m'apporter une lettre de M. QUEXADA, commandant par intérim ; il m'annonçait que nous serions reçus comme des compatriotes, ajoutant, avec la plus extrême politesse, que les ordres qu'il avait reçus étaient, dans cette occasion, bien conformes aux sentimens de son cœur et à ceux de tous les habitans de la Conception. Cette lettre était accompagnée de rafraîchissemens de toute espèce, que chacun s'empressait d'envoyer en présent à bord ; nous ne pouvions consommer tant d'objets, et nous ne savions où les placer.

Obligé de donner mes premiers soins aux réparations de mon vaisseau, à l'établissement de nos horloges astronomiques à terre, et à celui de nos quarts de cercle, je ne pus tout de suite aller faire mes remercimens à ce gouverneur : j'attendais avec impatience le moment de remplir ce devoir ; mais il me prévint, et il arriva à mon bord, suivi des principaux officiers de la colonie. Le lendemain, je rendis cette visite, accompagné de M. DE LANGLE, de plusieurs

plusieurs officiers et passagers ; nous étions précédés par un détachement de dragons, dont le commandant avait cantonné une demi-compagnie à Talcaguana : depuis notre arrivée, elle était à nos ordres ainsi que leurs chevaux. M. QUEXADA, M. SABATERO, commandant l'artillerie, et le major de la place, vinrent au-devant de nous à une lieue de la Conception ; nous descendîmes tous chez M. SABATERO, où l'on nous servit un très-bon dîner ; et à la nuit, il y eut un grand bal où furent invitées les principales dames de la ville.

1786.

FÉVRIER.

Le costume de ces dames, très-différent de celui auquel nos yeux étaient accoutumés, a été peint par M. DUCHÉ DE VANCY (*Atlas, n° 5.*) : une jupe plissée qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture ; des bas rayés de rouge, de bleu et de blanc ; des souliers si courts que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond ; voilà l'habillement des dames du Chili : leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules ; leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent ; il est recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleue ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid ; mais, dans les appartemens, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux ; et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et

1786. FÉVRIER. replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grâce. Elles sont généralement jolies et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime en Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité.

Vers minuit, le bal cessa; la maison du commandant et de M. SABATERO ne pouvant contenir tous les officiers et passagers français, chaque habitant s'empressa de nous offrir des lits; et nous fûmes ainsi répartis dans les différens quartiers de la ville.

Avant le dîner, nous avions été faire des visites aux principaux citoyens et à l'évêque, homme d'esprit, d'une conversation agréable et d'une charité dont les évêques d'Espagne donnent de fréquens exemples. Il est créole du Pérou; il n'a jamais été en Europe, et il ne doit son élévation qu'à ses vertus. Il nous entretint du chagrin qu'aurait M. HIGUINS, le mestre-de-camp, d'être retenu par les Indiens sur la frontière, pendant notre court séjour dans son gouvernement. Le bien que chacun disait de ce militaire, l'estime générale qu'on avait pour lui, me faisaient regretter que les circonstances le tinssent éloigné. On lui avait dépêché un courrier; sa réponse qui arriva pendant que nous étions encore à la ville, annonçait son prochain retour: il venait de conclure une paix glorieuse, et sur-tout bien nécessaire aux peuples de son gouvernement, dont les habitations éloignées sont exposées aux ravages de ces sauvages qui massacrent les hommes, les enfans, et emmènent les femmes en captivité.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains 1786.
 auxquels les armes des Européens inspiraient la terreur : la FÉVRIER.
 multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'inté-
 rieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs
 et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont
 fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer
 en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse
 à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de
 très-petits voyages; ils marchent avec leurs troupeaux; ils
 se nourrissent de leur chair, de leur lait et quelquefois de
 leur sang^b; ils se couvrent de leur peau dont ils font des
 casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction
 de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence
 la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui
 habitent depuis S. Jago jusqu'au détroit de Magellan; ils
 ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages;
 ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits; ils n'ont plus
 les mêmes vêtemens; et ils ont une ressemblance bien plus
 marquée avec les Tartares ou avec les habitans des bords
 de la mer Rouge, qu'avec leurs ancêtres qui vivaient il y a
 deux siècles.

Il est aisé de sentir combien de tels peuples doivent être redoutables aux Espagnols. Comment les suivre dans des courses aussi longues? comment empêcher des attroupemens qui rassemblent en un seul point des peuples épars dans

^b On m'a assuré qu'ils saignaient quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en buvaient le sang.

1786. quatre cents lieues de pays, et forment des armées de trente mille hommes ?

FÉVRIER. M. HIGUINS a réussi à capter la bienveillance de ces sauvages, et a rendu le plus signalé service à la nation qui l'a adopté ; car il est né en Irlande, d'une de ces familles persécutées pour cause de religion, et pour leur ancien attachement à la maison de Stuart. Je ne puis me refuser au plaisir de faire connaître ce loyal militaire, dont les manières sont si fort de tous les pays. Comme les Indiens, je lui avais donné ma confiance après une heure de conversation. Son retour à la ville suivit de bien près sa lettre ; j'en étais à peine informé, qu'il arriva à Talcaguana, et je fus encore prévenu. Un mestre-de-camp de cavalerie est plutôt à cheval qu'un navigateur français ; et M. HIGUINS, chargé de la défense du pays, était d'une activité difficile à égaler : il renchérit encore, s'il est possible, sur les politesses de M. QUEXADA ; elles étaient si vraies, si affectueuses pour tous les Français, que nulle expression ne pouvait rendre nos sentimens de reconnaissance. Comme nous en devions à tous les habitans, nous résolûmes de donner une fête générale avant notre départ, et d'y inviter toutes les dames de la Conception. Une grande tente fut dressée sur le bord de la mer ; nous y donnâmes à dîner à cent cinquante personnes, hommes ou femmes, qui avaient eu la complaisance de faire trois lieues pour se rendre à notre invitation : ce repas fut suivi d'un bal, d'un petit feu d'artifice, et enfin d'un ballon de papier, assez grand pour faire spectacle.

Le lendemain, la même tente nous servit pour donner un grand dîner aux équipages des deux frégates; nous mangâmes tous à la même table, M. DE LANGLE et moi à la tête, chaque officier jusqu'au dernier matelot, rangé suivant le rang qu'il occupait à bord : nos plats étaient des gamelles de bois. La gaieté était peinte sur le visage de tous les matelots ; ils paraissaient mieux portans et mille fois plus heureux que le jour de notre sortie de Brest.

1786.

FÉVRIER.

Le mestre-de-camp voulut à son tour donner une fête : nous nous rendimes tous à la Conception, excepté les officiers de service. M. HIGUINS vint au-devant de nous, et conduisit notre cavalcade chez lui, où une table de cent couverts était dressée : tous les officiers et habitans de marque y étaient invités, ainsi que plusieurs dames. A chaque service, un franciscain improvisateur récitait des vers espagnols pour célébrer l'union qui régnait entre les deux nations. Il y eut grand bal pendant la nuit; toutes les dames s'y rendirent, parées de leurs plus beaux habits ; des officiers masqués y donnèrent un très-joli ballet : on ne peut, dans aucune partie du monde, voir une plus charmante fête ; elle était donnée par un homme adoré dans le pays, et à des étrangers qui avaient la réputation d'être de la nation la plus galante de l'Europe.

Mais ces plaisirs et cette bonne réception ne me faisaient pas perdre de vue mon objet principal. J'avais annoncé, le jour de mon arrivée, que je mettrais à la voile le 15 de mars, et que si, avant cette époque, les bâtimens étaient réparés,

MARS.

1786. nos vivres, notre eau et notre bois embarqués ; chacun aurait la liberté d'aller se promener à terre : rien n'était plus propre à hâter le travail que cette promesse dont je craignais autant l'effet, que les matelots le désiraient, parce que le vin est très-commun au Chili ; que chaque maison du village de Talcaguana est un cabaret, et que les femmes du peuple y sont presque aussi complaisantes qu'à Taïti : il n'y eut cependant aucun désordre, et mon chirurgien ne m'a point annoncé que cette liberté ait eu des suites fâcheuses.

Pendant notre séjour à Talcaguana, M. DAGELET fit régulièrement des comparaisons pour connaître la marche de ses horloges marines, dont nous fûmes extrêmement contens. Depuis notre départ de France, l'horloge n.^o 19 se trouva ne retarder que de 3" $\frac{1}{2}$ par jour sur le mouvement moyen du soleil ; ce qui diffère d'une demi-seconde seulement du mouvement journalier qu'elle avait à Brest, et d'une seconde, en le comparant à celui qu'elle avait à Ténériffe. Les petites horloges, n.^o 25 et n.^o 29, avaient varié assez considérablement pour ne pas mériter notre confiance.

15. Le 15, à la pointe du jour, je fis signal de se préparer à appareiller ; mais les vents se fixèrent au Nord : ils avaient été constamment du Sud-Sud-Ouest au Sud-Ouest depuis notre séjour dans cette rade ; la brise commençait ordinairement à dix heures du matin, et finissait à la même heure de la nuit, cessant de meilleure heure, si elle avait commencé plutôt ; et réciproquement, durant jusqu'à minuit,

si elle n'avait commencé qu'à midi ; en sorte qu'il y avait à peu près douze heures de brise et autant de calme. Cette règle eut lieu constamment jusqu'au 15, que les vents, après un calme absolu et une chaleur excessive, se fixèrent au Nord ; il venta très-grand frais de cette partie, avec beaucoup de pluie pendant la nuit du 15 au 16 ; et le 17, vers midi, il y eut une légère brise du Sud-Ouest avec laquelle j'appareillai ; elle était très-faible, et elle ne nous conduisit qu'à deux lieues en dehors de la baie, où nous restâmes en calme plat, la mer fort houleuse des derniers vents du Nord. Nous fûmes toute la nuit environnés de baleines ; elles nageaient si près de nos frégates, qu'elles jetaient l'eau à bord en soufflant : il est à remarquer qu'aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule ; la nature a accumulé tant de biens sur ce royaume, qu'il faut plusieurs siècles avant que cette branche d'industrie y soit cultivée.

Le 19, les vents de Sud me permirent de m'éloigner de terre ; je dirigeai ma route à l'Est de l'île de Juan Fernandès dont je ne pris pas connaissance, parce que sa position ayant été fixée d'après les observations du père FEUILLÉE à la Conception, il est impossible qu'il y ait une erreur en longitude de 10 minutes.

Le 23, j'étais par 30^{d} $29'$ de latitude Sud, et 85^{d} $51'$ de longitude occidentale, suivant notre horloge n.^o 19, dont la marche, depuis notre départ de la Conception seulement, était si parfaitement égale à celle du n.^o 18 de

1786.

MARS.

17.

19.

23.

1786. M. DE LANGLE, que le résultat de ces deux montres n'a pas différé de deux minutes de degré jusqu'à notre arrivée à l'île de Pâque. Il n'en était pas de même dans les climats froids du Cap Horn. Il paraît que la table de température remise à Paris à M. DAGELET par M. BERTHOUD, n'était pas exacte ; et la différence a été assez considérable pour occasionner au n.^o 18 une erreur en longitude de plus d'un degré depuis le détroit de le Maire jusqu'à notre arrivée sur la côte du Chili.

24. Le 24, les vents se fixèrent à l'Est; ils ne varièrent pas de 5^d jusqu'à cent vingt lieues environ de l'île de Pâque.

AVRIL.

3. Le 3 avril, par 27^d 5' de latitude Sud et 101 de longitude occidentale, nous eûmes des vents du Nord-Est au Nord-Ouest; nous vîmes aussi quelques oiseaux, les seuls que nous eussions rencontrés depuis que nous avions dépassé l'île de Juan-Fernandès; car je ne compte pas un ou deux taille-vents qui avaient été vus quelques instans dans un trajet de six cents lieues. Cette variété des vents est l'indice le plus certain de terre; mais les physiciens auront peut-être quelque peine à expliquer comment l'influence d'une petite île, au milieu d'une mer immense, peut s'étendre jusqu'à cent lieues : au surplus, il ne suffit pas à un navigateur de présumer qu'il est à cette distance d'une île, si rien ne lui indique dans quelle aire de vent il peut la rencontrer. La direction du vol des oiseaux, après le coucher du soleil, ne m'a jamais rien appris; et je suis bien convaincu qu'ils sont déterminés dans tous leurs mouvemens en l'air, par l'appât

Pappât d'une proie. J'ai vu, à l'entrée de la nuit, des oiseaux de mer diriger leur vol vers dix points différens de l'horizon; et je crois que les augures les plus enthousiastes n'auraient osé en rien conclure.

1786.

AVRIL.

Le 4 avril, je n'étais plus qu'à soixante lieues de l'île de Pâque; je ne voyais point d'oiseaux; les vents étaient au Nord - Nord - Ouest: il est vraisemblable que si je n'eusse connu avec certitude la position de cette île, j'aurais cru l'avoir dépassée, et j'aurais reviré de bord. J'ai fait ces réflexions sur les lieux, et je suis contraint d'avouer que les découvertes des îles ne sont dues qu'au hasard, et que très-souvent des combinaisons fort sages en apparence, en ont écarté les navigateurs.

4.

Le 8 avril, à deux heures après midi, j'eus connaissance de l'île de Pâque, qui me restait à douze lieues dans l'Ouest 5^{d} Sud: la mer était fort grosse, les vents au Nord; ils ne s'étaient pas fixés depuis quatre jours, et ils avaient varié du Nord au Sud par l'Ouest. Je crois que la proximité d'une petite île ne fut pas la seule cause de cette variété, et il est vraisemblable que les vents alizés ne sont pas constants, dans cette saison, au 27^{e} degré. La pointe que j'apercevais était celle de l'Est: j'étais précisément au même endroit où le capitaine DAVIS avait rencontré, en 1686, une île de sable, et, douze lieues plus loin, une terre à l'Ouest que le capitaine COOK et M. DALRYMPLE ont cru être l'île de Pâque, retrouvée en 1722 par ROGGEWEIN; mais ces deux marins, quoique très-éclairés, n'ont pas assez discuté ce que

8.

TOME II.

K